DE L'ÉMIGRATION
DES ALLEMANDS
EN RUSSIE.

PRÉCÉDÉ DE QUELQUES LETTRES SUR MON DERNIER VOYAGE EN ALLEMAGNE, AU MOIS DE JUIN 1832;

Par J. D. réfugié polonais.

LETTRE PREMIÈRE.

Tarant, le 24 juin 1832.

Ce n'est qu'avec beaucoup de regret, et bien à contre-cœur, que j'ai quitté Dresde, cette Florence de l'Allemagne, ce pays de probité, où les hommes libres sont toujours bienvenus. De tristes pressentimens remplirent mon ame de douleur, lorsque je fis mes adieux aux derniers vestiges de l'infortunée domination que la maison de Saxe exerça en Pologne; lorsque je saluai pour la dernière fois ces aigles blancs unis aux cavaliers de Lithuanie, armes tant de fois triomphantes et terribles à nos ennemis : ces armes sacrées, maintenant bannies de leur patrie, qui trouvent encore de la sympathie dans la terre des Saxons, et y restent gravées en traits ineffaçables sur les palais, les églises et les monumens de leur capitale.

Le sentiment de notre sort actuel, mieux encore que nos anciennes liaisons, nous attache à ce peuple, jadis puissant, maintenant déchiré comme nous par ses voisins, ne conservant qu'un fantôme de pouvoir et n'attendant que l'heure de disparaître de la terre politique. Le machiavélisme diplomatique de la sainte-alliance, pour étouffer les dernières étincelles d'énergie dans un petit royaume comme la Saxe, après l'avoir si étroitement arrondie, ne se lasse pas de la tenir sous l'influence et la domination des trois despotes. C'est un simple chargé d'affaires de la Russie, un sujet moitié Russe, moitié Prussien, qui se trouverait trop heureux de pouvoir se mêler dans les derniers rangs des esclaves du tzar, qui a ordonné à la cour de Saxe de nous faire quitter le

royaume, ou accepter la grace de l'empereur, pour aller chasser les zibelines dans les forêts de la Sibérie, ou fouiller les mines au-delà de Bajcal. Docile aux volontés du tzar et timide dans ses résolutions, le cabinet du vieux roi de Saxe, cherchant à concilier ses propres sentimens et la sympathie de ses sujets avec la crainte d'offenser la sainte-alliance, n'a pris que des demi-mesures, et ne délivrait que de temps en temps des ordres pour expulser quelques-uns de nos réfugiés.

En vain la garde municipale et les principaux citoyens de Dresde adressèrent au ministre de nombreuses pétitions en faveur des Polonais. Il fut prouvé que tous les réfugiés qui se trouvaient alors à Dresde vivaient à leurs propres frais, des débris de leur fortune qu'ils ont eu le bonheur de sauver. La présence des réfugiés n'était qu'avantageuse à la ville; ils ne demandaient point de secours au gouvernement; les fonds du comité polonais étant épuisés, on ne quêtait plus pour les alimenter ni à Dresde, ni à Leipsig. Une tranquillité parfaite régnait dans la ville. Les Polonais vivaient retirés du monde, et à l'abri de tous les soupçons. Une seule fois on les a vus rassemblés en public, et c'était dans la grande cathédrale, bâtie par Auguste III, roi de Pologne, où ils étaient venus pour assister à l'anniversaire de la mort du feu roi de Saxe, jadis grand-duc de Warsovie. Nous pouvons même ajouter que M. le ministre Lindenau n'était pas toujours insensible aux remontrances qu'il recevait en notre faveur.

Cependant l'intrigue et les cabales ont triomphé. M. le chargé d'affaires de Russie Schroder, dans ses notes, a redoublé de menaces et de sévérité. Le ministère saxon ne faisait pas mystère de sa condescendance obligée aux instances de la Russie. C'est alors que M. le président de la ville, à la tête des principaux magistrats, se rendit directement chez M Schroder, et demanda audience, pour le prier seulement de modérer ses exigences, et de consentir au moins qu'un délai fût accordé à l'exécution de ses ordres. Mais le Russe les reçut avec insolence : d'un ton moqueur, la pipe à la main, il se permit des paroles trop peu mesurées pour ne pas révolter la dignité d'un vrai Germain. On s'emporta mutuellement, et on finit par échanger quelques injures qui ne furent pas à l'avantage de l'ambassadeur ni de son auguste maître.

L'issue de cette malheureuse entrevue est facile à prévoir. — Le ministre Lindenau se trouvant pour quelques jours absent de la ville, la police, gagnée par l'or moskovite, redouble d'activité. On nous presse, on nous persécute de mille manières. Un Polonais, nonce à la diète, est arrêté à la police même, pour avoir retardé de quelques jours son départ; un autre citoyen, gendre d'un sénateur, est obligé de quitter la ville à pied, forcé par les gendarmes de s'en aller au moment où il en recevait l'ordre. Plusieurs de nos soldats, échappés aux poursuites des Prussiens et arrêtés sur le territoire saxon, furent conduits devant les autorités locales, pour être livrés aux vainqueurs de Fishau. — Un de ses

vieux grenadiers se coupa la gorge de désespoir, et ils ne dûrent leur salut qu'à la générosité du prince co-régent, qui fit pour la dernière fois pourvoir de passeports nos malheureux soldats. Et c'est alors que beaucoup de nos officiers et plusieurs nonces à la diète, voyant l'embarras du gouvernement et sa position gênante à l'égard de ses *augustes protecteurs*, s'empressèrent de quitter la ville et le royaume de Saxe.

Ainsi, je fus forcé de chercher ailleurs l'asile et la sûreté personnelle dont je me flattais de trouver la garantie dans l'hospitalité des Saxons. Je porte dans mon cœur un vif sentiment de reconnaissance pour ce peuple vertueux, qui nous a reçus à bras ouverts; mais je plains son gouvernement, qui supporte tant d'humiliations à nos dépens; et qui ne voit qu'il enhardit par là le despote du Nord à porter de nouveaux coups, plus décisifs, à l'indépendance de l'Allemagne?

LETTRE II.

Plauen, le 28 juin.

Je m'empresse de vous raconter un fait qui va vous montrer, Monsieur, combien la politique du tzar, si habile et prépondérante dans l'influence qu'elle exerce sur les rois, leurs cours et leur diplomatie, devient faible, impuissante et même ridicule, quand elle essaie de courtiser les peuples et de capter leur faveur. La raison en est simple : c'est que les peuples sont toujours plus fiers de leur dignité que les princes, qui s'arrogent le droit de se nommer leurs représentans, et que le vrai représentant des peuples c'est l'esprit dominant des masses, lequel ne se laisse pas séduire par des flatteries, ni comprimer par des menaces.

Dans une auberge de cette ville, beaucoup de braves Saxons étant venus nous voir pour causer de notre infortune, et nous consoler en nous parlant d'un meilleur avenir, la conversation tomba sur l'état d'avilissement où est l'Europe, courbée sous le joug de la sainte-alliance, et sur la haute vocation de la France pour en délivrer les peuples. Tandis que l'hôte, ayant pris la parole, s'emportait contre les souverains qui, plus puissans que la Russie, redoutent sa colère et rivalisent de lâcheté pour gagner sa bienveillance, un homme à l'habit vert, le front marqué de cicatrices, et d'un extérieur grave, s'approche de moi, et tirant de son porte-feuille une médaille d'argent, s'incline très-poliment, et me demande si, étant Slavon, je ne saurais lui expliquer quelques mots russes gravés sur cette médaille, qu'il vient de recevoir de la part d'un général qui le commandait dans la campagne de 1814.

C'était une médaille russe, de la grandeur d'un demi-écu ; d'un côté on voyait l'emblême de la sainte Trinité avec l'inscription :

« Non pas à nous, non pas à nous, mais à votre nom »
(nous devons la victoire.)

sur le revers, à l'entour de l'effigie de l'empereur Alexandre, sont gravés ces mots en russe :

« Pour la prise de Paris. »

Après avoir lu et traduit en allemand ces inscriptions, j'aperçus que les Saxons, qui s'étaient rassemblés autour de moi, avaient l'air consterné, et jetaient des regards soupçonneux sur l'homme à l'habit vert, qui d'abord faisait des excuses à ses compatriotes, en les assurant qu'il ne sait pas lui-même ce que signifie cette médaille, et qu'il ne croit pas même l'avoir méritée.

Mais voyons, lui dis-je, que signifie ce papier que vous tenez dans la main ? — C'est le brevet, me répond-il, que je reçus du général Minkwitz, qui m'autorise à porter cette médaille à la boutonnière ; mais Dieu m'en préserve ! — Si fait, cria un Allemand assis au coin de la chambre, auprès de sa cruche de bière ; si fait, portez-la, s'il vous plaît, monsieur le chevalier ; nous vous saluerons, et vous en aurez de pareilles sur le dos, grace aux gamins de nos rues. — Dieu m'en préserve ! répète le bonhomme ; il n'y a que deux-semaines (1) qu'on m'a envoyé ce bijou, sans que je susse ce qu'il valait. Mais voyez, me dit-il, lisez, Monsieur, ce brevet ; peut-être vous saurez mieux de quelle part et dans quel but nous sont adressées ces décorations étrangères.

Alors je pris le papier, et c'était une espèce de lettre officielle du général Minkwitz, où il était expressément dit que l'empereur de toutes les Russies, voulant donner les marques les moins équivoques de sa bienveillance à tous ceux qui ont pris part à la glorieuse campagne de 1814, et n'ayant pas encore eu l'occasion de distribuer les médailles frappées à la mémoire de la prise de Paris, aux habitans de ces provinces qui forment le royaume de Saxe proprement dit, et qui réellement servaient dans l'armée des alliés, daigne vous envoyer, par mon intercession, ladite médaille, et vous autorise à la porter. — Signé, le général MINKWITZ.

A peine avais-je fini de lire à haute voix cet étrange brevet, que de tous les coins de la chambre partirent des cris, des huées, des éclats de rire ; et le pauvre homme avec sa décoration, assailli par toutes sortes de moqueries et de railleries, se trouva bien à plaindre. Au milieu de cette effusion de libéralisme et d'hilarité nationale, on distinguait surtout un vieux militaire à grosses moustaches

(1) En même temps, un marchand de Leipsig ayant reçu une pareille médaille, par l'intercession du général Minkwitz, il lui a renvoyé son brevet et la médaille, avec une déclaration, « qu'il abhorre le tzar et ses agens. »

noires, qui s'emportait hautement contre le général Minkwitz, en répétant à plusieurs reprises : voilà un beau général! voilà un fidèle agent de l'empereur! voilà un Prussien!

Comment, est-ce que le général Minkwitz est un Prussien? ai-je demandé à un Saxon assis à côté de moi. Oh! pardonnez-moi, me répond-il; il n'est pas moins Saxon que moi, mais il est Prussien de métier. — Comment, lui dis-je, Prussien de métier? je ne sais pas ce que cela veut dire, Monsieur. Alors il commença à me raconter que le baron Minkwitz, de la vieille aristocratie saxonne, était un richard, et possédait des biens aux environs de Dresde; mais que dans sa jeunesse ayant dissipé toute sa fortune dans des frivolités et les excès de son âge, il fit banqueroute, et, pour se tirer d'affaire, se dévoua aux intrigues du parti étranger. C'était en 1813 qu'il forma un détachement de volontaires (freiwilligen), et qu'il se rangea sous la bannière des alliés. Depuis ce temps-là, sujet fidèle du roi de Prusse, à peine la campagne de 1814 était terminée qu'il entra dans l'armée prussienne, et y servit pendant plusieurs années. Mais comme la vie militaire ne lui convenait pas, il fut obligé de donner sa démission et de retourner dans son château à quelques lieues de Dresde, après avoir envoyé en Prusse son fils unique pour le remplacer. Maintenant il sert d'instrument au cabinet de Berlin pour fomenter la discorde parmi nos bons citoyens, et enrôler des partisans à ceux qui rêvent la réunion de notre royaume à celui de la Prusse; — aussi on le voit intimement lié avec M. le chargé d'affaires de Russie.

Tandis que j'écoutais cette singulière histoire, les esprits se calmèrent, le bruit cessa, et l'homme à l'habit vert disparut, laissant sur la table son brevet et sa médaille. — Je me tournai, mais il était déjà hors de la porte.

LETTRE III.

Hof, 30 juin.

Je ne saurais vous donner une idée juste des sentimens que j'éprouve dans mon voyage à la vue de réceptions touchantes dont on s'empresse d'honorer notre malheur. Ce qu'il y a de plus consolant pour un réfugié, c'est le vif intérêt que le peuple prend à notre sort. Dans des villages, dans de petits bourgs où, il y a deux ans, on ignorait même l'existence d'une nation polonaise qui a sauvé l'Europe et la chrétienté de l'invasion des Turcs et des Tatars, on entend aujourd'hui les acclamations de *vive la Pologne! vivent les Polonais!* et on rattache ces cris aux vœux de toute l'Europe : *vive la liberté!*

En voyant de paisibles villageois, des vieillards et des enfans, courir au-devant de nous pour nous saluer et nous offrir leur hos-

pitalité, on aurait dit que les peuples ont leur instinct politique, et un pressentiment plus sûr et plus infaillible que les spéculations de la haute politique. — Qui leur a dit que notre cause était celle de l'humanité? qui a révélé à ce peuple allemand, jadis ennemi de notre nationalité, que nous luttions contre le plus puissant des despotes, afin de ne pas servir d'instrumens à l'exécution de ses détestables projets? Ce sont les peuples qui voient en nous les champions de la liberté et chantent nos airs nationaux, tandis que l'égoïsme du grand monde nous condamne, et que les doctrinaires trafiquent de leurs intrigues et de leur éloquence.

Aujourd'hui j'ai fait la connaissance de plusieurs libéraux allemands qui, à peu de différence près, sont les mêmes dans beaucoup d'endroits de l'Allemagne, et même dans quelques villes do la Prusse. Tout est bien pesé dans leurs raisonnemens; les causes y sont approfondies, les conséquences rigoureusement déduites, des vues étendues, des analogies bien appliquées. Leur doctrine est fondée sur le progrès de l'esprit humain et sur le développement du vrai libéralisme; ils comptent sur la dignité et l'énergie des peuples, et ils n'attendent que l'époque de maturité où la masse du peuple sera en état d'apprécier ses propres besoins, et de reconnaître ce qu'il y a d'avilissant dans le joug des monarques. Surtout ils sont idolâtres de la liberté de la presse; car, d'après leur opinion, c'est le seul moyen de généraliser les idées qui produiront à l'avenir une révolution politique.

Et cependant, ces libéraux ont le défaut de mettre trop de métaphysique dans leurs déductions pour agir sur les masses populaires. Leur langage est trop savant, leur érudition trop haute et leurs idées trop abstraites pour se mettre à la portée de tout le monde. Cette érudition même et cette passion de raisonnement, qui méritent à l'Allemagne le nom de patrie de la pensée, je crains qu'elles ne nuisent au développement de cet esprit de dévouement et de sacrifices sans lequel point de salut pour les esclaves. Les exemples tirés de l'histoire, bien qu'ils forment la vraie richesse de l'esprit humain, s'ils ne sont appliqués qu'à des raisonnemens spéculatifs pris en dehors de toute connaissance du cœur, ne servent qu'à accroître les indécisions et à fortifier l'égoïsme.

C'est ordinairement du milieu de la foule et do l'agitation de la vie active, que sortent ces orateurs populaires, qui deviennent oracles des nations, et poussent l'humanité à de grands événemens. Un simple pélerin, s'acheminant du saint-sépulcre, a eu plus de puissance pour soulever les populations pour la cause de la chrétienté, que les décrets des conciles, les bulles des papes et les proclamations des princes.

Enfin les peuples ont aussi leurs cabinets et leur diplomatie, dont les mystères sont les plus difficiles à pénétrer, et dont l'intelligence exige plus de sentiment, qu'il ne faut d'esprit et de ruse pour démêler et approfondir les savantes intrigues des rois. Jetés par leur égoïsme et leur aveuglement dans une voie d'hostilités et de dé-

nances envers les peuples, ils se redoutent mutuellement, et s'attendent chaque jour à de terribles catastrophes. — Et tandis que d'habiles politiques établissent leurs calculs de probabilité et raisonnent sur les nombres et la statistique, tandis qu'ils prétendent déterminer quand la civilisation sera assez mûre pour entreprendre une révolution de principes, le progrès du libéralisme se continue, et souvent un trait adroitement porté de la main d'un Helvétien, le bûcher d'un Jean Huss, la voix d'une foule de gueux flamands, ou une émeute de jeunes étudians, suffisent pour allumer un brandon révolutionnaire et enfanter des événemens à jamais mémorables.

LETTRE IV.

Nürmberg, le 2 juillet.

C'est un don de la Providence, on ne saurait le nier, que cette énergie et cette vigueur de l'ame, que l'homme qui se sacrifie au bien de sa patrie trouve en lui-même, pour vaincre la tristesse qui l'accable, quand il est obligé de se bannir loin des tendres objets de son attachement. Il y a toujours quelque chose de magique dans ce qui nous attire vers les bords du Rhin, vers ce pays des réfugiés, où les soldats de la liberté croyaient toujours trouver leur patrie morale.

L'horreur du despotisme et de la tyrannie, l'idée d'une vengeance barbare, et l'image des malheurs et des cruautés que le tzar fait infliger à notre infortuné pays, à nos enfans, nos épouses et nos vieillards; tout ce que la pensée peut enfanter de plus terrible et de plus affligeant, tous ces tableaux poursuivent notre imagination et nous fait détester ces vastes régions de l'empire du Nord, où il n'y a ni lois, ni justice, ni humanité. Les cris d'innocentes victimes, le bruit des chaînes, les gémissemens des proscrits, arrivent jusqu'à nous de notre pays natal, et semblent éveiller dans nos ames la voix de la vengeance: — Nous courons chercher des secours, de la sympathie de peuples, des croisades, en déplorant le sort des malheureux qui restent sous la domination moskovite.

Mais que vois-je? Quelles sont ces grandes caravanes de familles que nous rencontrons, avec leurs enfans, leurs vieillards et leurs fortunes, et qui passent devant nous? — A leurs visages basanés et leur extérieur rustique, à leurs simples habillemens et leurs bras vigoureux, on voyait que c'étaient des laboureurs. Les chariots étaient pleins de toutes sortes d'effets, de lits de plumes, d'oreillers, de coffres et de corbeilles. Sous les couvertures on apercevait des enfans à la mamelle, des paniers et des outils de labourage. Les hommes et les femmes marchaient à côté des chariots,

les garçons couraient çà et là, des hommes âgés se traînaient derrière, de vieilles femmes suivaient, tristes, abattues.

Nous laissâmes passer devant nous trois de ces caravanes, sans oser demander à un seul des voyageurs, vers quels lieux un mauvais génie les conduisait dans le sens contraire à notre destinée. Mais enfin la quatrième se présente et j'aborde un père de famille, en le questionnant sur le but de leur voyage et sur le lieu d'où ils viennent.

« Nous allons à Varsovie, me dit-il ; c'est là que le gouvernement russe nous a promis de nous donner des terres et des maisons, sans exiger de nous ni impôts, ni d'autres redevances que le serment de fidélité. Et vous, messieurs, permettez que je vous demande d'où vous venez ? »

— Nous venons de Varsovie, lui dis-je, où nous avons laissé nos terres, nos maisons et nos familles, et sacrifié tous nos biens, pour servir notre patrie et nous soustraire à l'esclavage, que vous nommez serment de fidélité.

« A l'esclavage ? » me répète-t-il ; et, après avoir murmuré quelques mots, il me demande si nous sommes des Polonais.

Oui, nous sommes Polonais, lui dis-je, et nous vous plaignons, vous autres Allemands, vous peuple civilisé de la vieille Germanie ! — Vous vous laissez séduire par de vaines promesses et l'avide désir des biens d'autrui ; vous vous fiez à un gouvernement sans loi, sans foi, et qui ne présente aucune garantie de stabilité.

Le pauvre homme ne semblait pas disposé à m'écouter ; il avait l'air bien froid et tout-à-fait insouciant, remuait le feu de sa pipe et regardait vers les chariots qui déjà étaient loin de nous. Enfin, se retournant brusquement vers moi, il fait un signe de tête, et me dit : « Il est donc vrai qu'il y a des terres et des maisons désertées aux environs de Varsovie, qui manquent de propriétaires ; on y peut faire bien sa fortune ? C'est ce que nous ont assuré ces messieurs qui venaient nous voir de Stuttgard, de la part de l'ambassadeur russe ; » et, continuant à balbutier quelques mots que je ne comprenais pas, il se mit en voyage, sans nous dire : portez-vous bien.

Le lendemain nous trouvâmes encore une caravane de ces émigrans, la plus nombreuse de celles que nous avions vues. Elle bivouaquait auprès d'une auberge, où nous étions obligés de nous reposer. En apprenant de notre cocher que nous étions des réfugiés polonais, les pauvres femmes, les jeunes garçons et les enfans, vinrent se grouper autour de nous, et nous témoignèrent une sorte de compassion, qui faisait entrevoir que ces gens-là n'étaient pas totalement dépourvus de sentimens nationaux, et que, malgré les promesses du tzar et l'apparence d'un heureux avenir, qui les séduisaient, ils pressentaient leur sort et leur avilissement. Bien que nous formassions un contraste avec ces émigrans spéculateurs par les motifs qui nous faisaient quitter notre patrie, il y avait cependant quelque chose de commun dans nos sentimens

respectifs, par la tristesse et le chagrin qu'on éprouve en s'éloignant de sa terre natale et du foyer de ses ancêtres.

Cependant des hommes plus âgés, les chefs de leurs familles malheureuses, avaient l'air d'être profondément absorbés dans leurs spéculations coloniales et ne nous montraient que de la froideur. L'un deux, en s'approchant de nous, me demanda si c'est vrai qu'il y a près de 500 lieues d'ici à Odessa. — Oh! beaucoup plus, lui dis-je, il y en a plus de 600. A ces mots les femmes parurent consternées, les jeunes gens devinrent pensifs; et une mère qui allaitait son enfant, me demanda, d'un air craintif, si les hommes qui habitent ce pays étaient contens et faisaient bien leurs affaires?

Je n'eus pas le cœur, en répondant à cette femme, de l'affliger par l'affreuse vérité; mais un de mes camarades prit la parole, après un moment de silence. — « Si c'est à Odessa que vous allez, ma bonne, lui dit-il, soyez sûre d'y trouver une terre fertile et un beau climat; mais nous devons vous prévenir, et c'est avec une profonde tristesse, que vous préparez le malheur et l'esclavage à vos enfans et à leur postérité. Là il n'y a point de gouvernement: la volonté d'un seul fait la loi; votre vie, vos biens et tout ce que vous avez de plus cher, est à la merci d'un despote et de ses envoyés, de ses délégués, qui fourmillent de toutes parts, pour assouvir leurs passions effrénées et leur soif de richesses. Peut-être pendant dix ans, on vous laissera tranquilles, sans exiger d'impôts ni de redevances; mais, du moment où vous franchissez la frontière de Russie, vous prêtez le serment d'esclavage, et les premiers fruits de vos travaux, les premiers indices de votre opulence, vous attireront des ennemis, et vous resterez sans protection, en butte à l'injustice et à la rapacité. Au bout de dix ans, vos fils seront soumis au recrutement de l'armée; et savez-vous combien d'années doit servir une recrue en Russie? — Vingt-cinq ans. — Et si jamais un de vos jeunes gens se distingue par sa beauté et sa force entre ceux du pays, il peut être sûr, qu'on le remarquera, qu'il sera enrôlé, et souvent envoyé à un millier de lieues, pour se battre contre tous les peuples du monde, et peut-être contre vos patriotes actuels, contre lesquels vous élevez des ennemis, des soutiens du despotisme. Qui est en état de vous garantir même ces dix ans de tranquillité qu'on vous a promis, en récompense de la liberté de vos descendans, qui vous maudiront pour les avoir vendus au plus abject des despotes. Savez-vous ce que c'est que d'appartenir de corps et de l'ame à un maître absolu, qui a le droit de vous vendre, de vous tuer, ou de vous faire passer par les fonctions les plus avilissantes. Avez-vous entendu dire qu'il y a des malheureux au monde, qui sont soumis au droit de possession corporelle, qu'on nomme dans votre langue, *leibeigenschaft*; la plus barbare de toutes les institutions, que...

— Mais, monsieur, s'écria un homme qui semblait être ému de ce qu'il venait d'entendre, toutes ces horreurs de l'esclavage, ce

joug du despotisme dont vous nous présentez un tableau si effrayant, ne pesaient que sur vous, peuple vaincu ; et le gouvernement, qui traita avec injustice et cruauté ses ennemis, nous promet protection et liberté, comme nous ont assuré les agens de M. l'ambassadeur. — Enfin, nous étions bien malheureux sous la domination de nos Wurtembergeois ; les impôts étaient énormes, le prix des fruits de la terre baissait, l'octroi devenait excessif, et nous manquions du nécessaire. Dans cet état déplorable, que nous restait-il à faire, si ce n'est d'entreprendre une révolution contre nos ministres et nos aristocrates, qui faisaient taire la justice et empêchaient nos plaintes d'arriver au pied du trône ? Cette idée terrible de sang à répandre éloignait de nous toute tentation de troubler la tranquillité de nos paisibles laboureurs ; personne n'osait se hasarder à donner l'exemple et à commencer une lutte qui s'ensuivrait nécessairement, et ensanglanterait notre terre natale. Nous aimons mieux fuir, n'importe où, pourvu que nous nous échappions à l'indigence qui nous accable aujourd'hui, et que nous sauvions le reste de notre fortune et les fruits de nos travaux. L'Amérique était trop loin pour nous ; nous craignons la mer plus que le despotisme ; les Russes nous font de belles promesses ; notre roi nous a facilité le voyage. Et du reste, sans vouloir profiter de l'offre qu'on nous fait de vos biens et de vos terres confisquées, ce dont Dieu nous préserve, nous préférons aller, comme beaucoup de nos ancêtres, dans la Russie méridionale, et de nous enfoncer dans quelques déserts fertiles, afin d'y vivre à l'abri de l'injustice humaine et d'y travailler pour nos enfans. »

Ce sont de pareilles scènes qu'on rencontre en Allemagne, dans un temps où le monde civilisé est inondé d'écrits libéraux ! — En voyant ces milliers de familles vendre leurs terres et leurs maisons au sein de la Germanie, pour aller défricher les déserts et se vendre avec leurs enfans au knout du puissant tzar, ou, comme les insectes entraînés par la nourriture qui leur sert de poison, courir à l'appât des biens récemment arrachés d'un peuple dévoué à la liberté ; en les voyant ainsi, on aurait dit que nous vivons dans un siècle de ténèbres, dans la première enfance de la civilisation.

Tandis que les amis de l'humanité veulent nous faire croire qu'une croisade pour le triomphe de la lumière se prépare dans le monde civilisé contre le plus puissant despote, les princes et les rois s'abaissent à lui faire la cour, et la masse d'un peuple industrieux lui porte en tribut de nouvelles victimes, qui iront traverser les pays récemment arrosés du sang polonais, à la vue des libéraux et des hommes éclairés de l'Europe. C'est que ces gens-là savent bien discuter sur la liberté de la presse, sur la loi des élections, sur la responsabilité des ministres, et se débattre dans un cercle littéraire, sans songer à la nécessité de pénétrer dans l'esprit du bas peuple, et de descendre à la portée des classes les plus nombreuses et les plus industrielles.

Les savans de nos siècles modernes ont un défaut général, c'est

de ne point se populariser; ils dédaignent la sagesse des peuples, sans laquelle il ne leur sera pas permis de mouvoir les masses et d'avoir de la puissance sur le sort de l'humanité. Au lieu de ces amas de livres et de doctrines, qui vont grossir leurs musées et leurs bibliothèques, ils auraient peut-être plus de succès, s'ils étaient à même de procurer aux peuples, et de leur envoyer d'habiles prédicateurs de leur cause, des poètes populaires, et d'instituer des écoles à la portée de tout le monde.

Mais retournant encore au sujet de l'émigration des Allemands en Russie, il me reste à démontrer que cet événement, motivé par l'amour du gain et des spéculations d'intérêt, n'est, sous aucun rapport, en état de produire d'heureux effets, ni pour l'Europe, ni pour la Russie, tant que ce vaste empire ne changera pas de système de gouvernement, et que la liberté ne s'y introduira pas.

Pierre Ier ramassa des lambeaux de la nationalité allemande, hollandaise, pour en replâter la rudesse et les mœurs des anciens Moskovites, et il n'a fait que jeter les fondemens de la civilisation des chefs, qui devaient commander et faire agir les machines propres à soutenir le despotisme du gouvernement. Il haïssait, écrasait les Strélitz, les boyards; il protégeait et cajolait les étrangers. Ses descendans, se défiant toujours des gens du pays, trouvèrent des sujets habiles, dévoués au trône, dans cette race de perruques et de chapeaux triangulaires qui faisaient l'idole des tzars germanisés.

Catherine II ne s'en contenta pas. — Décimant ses sujets par l'esclavage, par une mauvaise administration et par des guerres continuelles, elle croyait dédommager son empire en y colonisant les étrangers, qu'elle attirait avec des réglemens et des promesses sans cesse renouvelés et bientôt violés. Fière de ces populations allemandes des bords de la Baltique, qu'elle venait d'incorporer à la Russie, elle voulait en implanter de pareilles au midi, à l'autre bout de son vaste empire, comme pour fonder deux forteresses contre les attaques de l'intérieur et les tentatives de l'esprit national russe, qui ne manquerait pas de se développer et de s'élever au-dessus de l'esclavage. Former un mélange de ces nationalités pour en créer une nouvelle race de parvenus, semer ensuite la discorde parmi ses provinces au profit du trône, exagérer artificiellement le chiffre de la population, pour masquer les dévastations et les horreurs du despotisme; enfin une prétention démesurée à la fausse grandeur et à la philanthropie hypocrite qui caractérisaient toutes les actions de la tzarine : voilà ce qui lui a donné les premières idées d'encourager les étrangers à former des colonies dans la Russie méridionale.

Plus on trouvait de soutiens du despotisme parmi ces noms anti-russes, qui remplissaient aveuglément la volonté de l'autocrate, plus on protégeait ce système des colonisations, qui servait de texte à tant de déclamations fastueuses sur la magnanimité russe et les vues profondes de son gouvernement.

Mais une source impure ne produit que de mauvais effets. — Il ne suffit pas d'un oukase, d'un caprice du tzar pour opérer l'accroissement de la population. Elle ne suit que le progrès des lumières, l'amélioration des lois et une réforme libérale des institutions civiles et politiques.

Flattée par ses courtisans et éblouie de l'éclat de sa puissance, en vain la tzarine s'attendait à voir les déserts du midi se peupler comme par enchantement et regorger de richesses. Pour y jouir de ses triomphes, elle y fait un voyage, entourée de splendeur, de luxe et d'admiration. — Elle veut fonder une ville, elle veut être immortelle! Mais, hélas! une ville sans commerce, sans industrie, sans priviléges, sans lois d'encouragement! — On connaît là-dessus les bons mots de l'illustre assistant à la cérémonie de la fondation; et la destinée de cette ville, dans un jour commencée et le même jour finie, nous présage ce que vont devenir ces belles colonies, qu'on abandonne dans le désert sans lois protectrices, sans liberté.

Aussi ne voit-on pas que depuis un demi-siècle de colonisation dans les gouvernemens de Kherson et d'Ekaterinoslav, on y aperçoit à peine quelques pauvres villages d'émigrés sur les bords de la mer Noire, ou quelques petites colonies éparses, qui se débattent contre l'indigence et contre l'injustice et la rapacité des fonctionnaires russes. Les grands déserts de la Russie méridionale, quoique fertiles et sous un beau ciel, semblent être destinés à la vie des peuples nomades. On n'y trouve aucun vestige qui pourrait nous indiquer des établissemens d'anciennes peuplades, ou quelques débris d'une société stable et agricole. Les plaines immenses, et l'herbe sauvage qui s'agite au souffle du vent, ne sauraient avoir d'appas que pour des pâtres tatars et leurs troupeaux. Il n'y a pas de forêts; les arbres ne s'y plantent que difficilement, n'y prennent pas racine, se fanent, deviennent secs ou sont rongés par des nuées de sauterelles, qui moissonnent ordinairement les travaux des pauvres habitans de ces régions. Rien ne peut résister à ces nuées d'insectes, qui bravent la puissance du tzar et les armées de porcs dont il a essayé la voracité, il y a quelques années, pour combattre inutilement ce fléau dévastateur.

Ajoutons à cela des maladies et des pestes, qui viennent infecter si souvent ce pays découvert et abandonné à lui-même, et nous ne serons pas surpris de la largesse du gouvernement, qui offre si généreusement la terre qui ne lui est d'aucune utilité, et ne demande pas même à ses nouveaux sujets d'impôts et de redevance pendant dix ans, persuadé qu'il n'en aurait pas plus pendant l'éternité, s'il n'étendait sa domination que sur une terre inculte, sauvage et déserte. Aussi, sous cette face, il n'y a pas de bornes à la magnanimité russe. L'empereur Alexandre, dont on connaît bien l'économie toutes les fois qu'il s'agissait de récompenser quelques fidèles sujets de son despotisme, donnait par cent mille, par deux cent mille et même par cinq cent mille arpens de terre nou-

vellement dévastée à ses généraux et officiers, dans des provinces beaucoup plus riches et plus salubres que celles où on fait coloniser les pauvres Allemands; et pourtant on riait de ces offres du tyran, comme on rit d'un gourmand qui jette l'os à un pauvre après avoir mangé la viande.

Et c'est pour acheter de pareils avantages que les hommes de l'ancienne Germanie vendent leurs terres et leurs maisons; ils renoncent à leurs foyers et à leur beau pays civilisé, et emportent leur industrie et leurs capitaux pour aller s'établir parmi des esclaves et s'ensevelir dans l'indigence! — Et il n'y a pas d'hommes sensés qui aient tenté de leur ouvrir les yeux, au risque de déplaire à un gouvernement qui, attaché par des liens de politique, d'intérêt et de parenté au trône du puissant tzar, marche attelé à son char de triomphe!

Qu'on ne s'abuse pas sur l'opulence de plusieurs familles étrangères qui, ayant fait leurs fortunes en Russie, veulent en imposer à leurs compatriotes. Si on savait combien d'ignominie, de travaux et de ruse il leur a coûté pour s'assurer une modique protection de la part du gouvernement et se défendre contre les vexations de ses fonctionnaires, et comme leur fortune actuelle est fragile, éphémère, on n'aurait pas envié leur sort ni leurs richesses.

Qu'on ne se trompe pas non plus sur le bien-être de quelques marchands d'Odessa, de Taganrog, d'Astrakan ou de quelques colonies aux environs des villes maritimes et des ports de la mer Noire. C'est comme si on voulait, d'après l'extérieur des palais de Pétersbourg, d'après leur magnificence et leur luxe, juger de la justice du gouvernement et du bonheur de ses sujets. Si on savait quel est le pouvoir d'un simple officier de police en Russie, d'un nommé *sprawnik*, *strapczy*, etc., et qu'il n'y a pas de moyens de se soustraire à sa rapacité ni de lui prouver son injustice, on aurait tremblé même devant l'idée de s'établir dans ce pays d'absolutisme, et d'y courir après les biens, les honneurs, les richesses. On connaît le fameux système du gouvernement turc, qui consiste à ce que chaque fonctionnaire jouisse de son despotisme dans un cercle qui lui appartient, avec autant de plénitude et de puissance que le grand-seigneur l'exerce dans son vaste empire. Cela soutient le pouvoir de l'autocrate, et explique la fidélité de ses représentans. L'échelle du pouvoir absolu n'est nulle part si bien graduée et maintenue qu'en Russie, où les serfs gémissent sous le despotisme d'une infinité de pouvoirs qui remontent jusqu'au trône, et où il n'y a pas même d'alkoran ni de mufti pour mettre des bornes à l'ambition et aux caprices effrénés du tzar.

Que dirais-je maintenant de ces malheureux qui, entraînés par l'appât des terres récemment dévastées, confisquées et arrachées aux Polonais, y accourent, dans la simplicité de leur cœur, pour prendre part au butin du farouche conquérant?

Jadis, dans l'ancien âge de la Pologne, des milliers d'Alle-

mands, de Hollandais, de Suisses, venaient s'établir parmi nous, et on leur accordait leurs lois, leurs priviléges, jusqu'au droit (1) d'en appeler au jugement de leurs compatriotes en Allemagne. Il est vrai que ces gens-là nous ont fait bien du mal par leurs liaisons avec nos ennemis; mais nous leur devions l'industrie de plusieurs villes, que nos rois faisaient fleurir et soutenaient par la liberté du commerce. Malgré les intrigues des puissances étrangères, qui ne se lassaient jamais de semer la discorde parmi nos citoyens, et qui se servaient de nos dissidens pour diviser les partis et faciliter à nos ennemis leur influence sur nos affaires domestiques, la cause de nos calvinistes et de nos luthériens, composés pour la plupart d'Allemands, gagnaient toujours. La diète constituante (1788-1792) accordant aux bourgeois le droit de citoyen, une tolérance parfaite et une liberté constitutionnelle, attirait en Pologne une multitude d'étrangers qui, dans les derniers temps de notre existence politique, s'empressaient de s'établir dans nos villes et dans nos campagnes, où ils étaient reçus comme des hommes libres. — Voyons maintenant ce qu'ils devinrent sous le gouvernement russe, après le dernier démembrement de la Pologne? On les a inscrits dans les livres de recrutement, on les traite comme des serfs, des paysans; ils n'ont ni protection, ni liberté de retourner dans leur patrie, et leurs enfans sont les plus malheureux esclaves. Il y a quelques années, j'ai vu une colonie de Hollandais, depuis long-temps établie dans l'ancien palatinat de Brzesc-Litewski, tellement désespérée par les vexations qu'elle éprouvait de la part des fonctionnaires russes, que, ne pouvant trouver nulle part ni justice, ni pitié, ils voulaient s'enfuir et laisser tous leurs biens, tous les fruits de leurs travaux au gouvernement, pour se soustraire à sa tyrannie. Mais les malheureux! cela même leur était plus difficile à faire qu'on ne s'imagine. Le gouverneur leur a refusé des passeports, la frontière était bien gardée, dans l'intérieur même du pays on ne voyageait pas sans permission du gouvernement, et la Prusse, dans ce temps-là, était prête à livrer tous les réfugiés dont la Russie aurait demandé l'extradition.

Voyons encore quelles conséquences peuvent résulter de cette émigration des peuples civilisés dans le pays du despotisme, pour la cause de la liberté et pour l'émancipation des peuples en Europe. Envisageons cette matière sous ses rapports moraux, et nous y trouverons de quoi nous affliger sur le sort de l'humanité.

Les généreux martyrs de la liberté en Russie, ceux qui furent les premiers à méditer l'affranchissement de leur patrie, presque tous sont tombés victimes du dévouement au tzar de quelques étrangers parvenus, qui, lui devant leur fortune, n'étaient point intéressés ni au bien ni à la liberté des citoyens. Au temps d'Alexandre, tout l'empire fut mécontenté des préférences qu'il donnait à ses favoris allemands, dont il s'entoura à plusieurs reprises;

(1) Nommé la loi de Magdebourg.

la police secrète était entre les mains des étrangers. Cela finit par faire éclore des complots, qui auraient été sur le point de triompher s'ils avaient été formés de seuls patriotes russes, descendans d'anciens boyards et strélitz. On connaît le tragique dénouement de l'émeute de 1825 à Pétersbourg. — Allez maintenant voir les héros de cette époque meurtris dans les cachots, dans les mines, dans les déserts, et écoutez quels sont les noms qu'ils maudissent. — Parcourez encore les principales ambassades de Russie, ce réseau diplomatique du despote incarné, les traités, les conventions, les protocoles; faites la connaissance de gens qui disposent des intérêts des princes enchaînés à celui du tzar, lisez leurs signatures, informez-vous de l'origine de leurs familles, — et vous n'y trouverez que des sujets mixtes, très-peu de noms venant des bords de la Volga, d'Okka ou de la Moskva. Et croyez-vous qu'en cas de guerre contre la liberté de l'Europe, la Russie ne trouvera pas assez des Toll, des Roth, des Rudiger, des Diebitch, des Geismar, des Delinghausen, des Gerstenzweig, des Rosen, etc., pour leur confier la cause de l'absolutisme, et que de tels étrangers russifiés seront un seul instant touchés du sang, par les intérêts de leurs anciens compatriotes et de la civilisation? Il faut des siècles pour naturaliser un étranger qui quitte sa patrie pour son intérêt personnel et par l'amour du gain. Il serait impossible de trouver un ami de l'humanité qui voulût s'insinuer dans les bonnes graces et la familiarité d'un despote, et qui fût en état de supporter l'avilissement au point de gagner sa confiance, afin de le trahir ensuite pour servir la cause de la civilisation.

Mais enfin, l'émigration même indique souvent un vice du pays et un défaut de vertus patriotiques dans les habitans. Si un pays libre et florissant est obligé d'envoyer l'excès de sa population en Amérique, alors ce sont les institutions libérales, un gouvernement républicain et l'attente d'un bel avenir, qui poussent et encouragent les émigrans à y chercher un peuple libre, grand et loyal : la cause de l'humanité n'en souffre pas. Mais si ce même pays, opprimé par une caste privilégiée, une aristocratie, un despote, ou par une prépondérance étrangère, exige de ses propres sujets des sacrifices, du dévouement, pour reconquérir ses anciens droits ou pour opérer sa régénération, alors ceux qui ne pensent qu'à leur bien-être individuel, et emportent loin de leur patrie leurs vies et leurs fortunes, ne sont que des ames dégradées et de mauvais citoyens. Examinons d'abord l'origine de chaque état florissant et du rapide progrès de sa population, qui arrive à surpasser les moyens que le sol fournit pour sa subsistance, et nous verrons que c'est la force morale, l'esprit de dévouement et les principes libéraux qui présidèrent toujours à cette origine, et fomentèrent la vraie richesse et le bonheur des nations. S'il arrive qu'un peuple oublie l'origine et les principes de son bien-être, et qu'il oublie les obligations que la reconnaissance lui impose à l'égard de ces mêmes principes et envers l'humanité; il a beau

s'efforcer alors de conserver ses richesses, son état, son ancienne gloire : tout tombe et s'écroule ; car un principe de dissolution est dans le sein d'un peuple égoïste, qui aime mieux s'expatrier, courir le monde, mendier quelques arpens de désert chez un despote, ou défricher la terre aux antipodes, que de se sacrifier à la cause du bien général et de répandre son sang pour l'amour de ces principes, qui ennoblissent l'ame et relèvent la dignité humaine. La nature, en favorisant un progrès trop rapide de la population dans un État libre, fondé sur la force des vertus publiques, semble nous avertir qu'un tel pays n'est pas destiné à vivre pour lui-même, et que le sang de sa population excédante appartient à l'humanité.

PARIS, — IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N. 14.